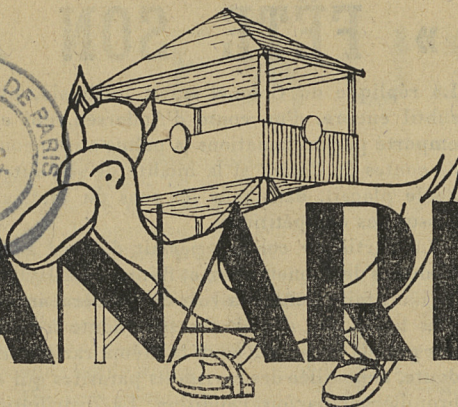


Officiers, le mois. G
 Hommes de Troupe. G
 405 XVII A
 GEPRÜFT

50 Pf.
 10 Pf.

15 FÉVRIER 1942 NUMÉRO 23
 DEUXIÈME ANNÉE



LE CANARD en...KG

LE BI.MENSUEL DE L'OFLAG XVII A



M.H.
 Dessin de Hardy

Le Numéro spécial du CANARD est arrivé !

Sommaire

	Page		Page		Page
L'Anniversaire du Canard	2	Silhouette du Camp : Jean Dassié.		Théâtre :	
Les 30 ans de Lesbordes par L. P. B.	3	par G. Zevaco	5	Un Tour au Paradis, par Jean Tomasi	6
Nos enquêtes : Faust 42 par G. Fauchon	5	Lettre aux prisonniers par J. Carcopino	5	Le Mot de l'Aumônier	
Ceux à 4 fr. 95 par P. Fournier	4	Matinées littéraires :		Bridge, échecs, mots croisés, etc...	
Une Chronique des 7 Nains par Atchoun	4	Le théâtre de V. Hugo, par M. C.	6	En encart :	
				Le Bulletin No 3 du Centre Pétain	

GFP RES 203

LE « CANARD » FÊTE SON ANNIVERSAIRE

Il n'appartenait pas à un des rédacteurs du « Canard » de rendre compte de la soirée-anniversaire que notre journal avait organisée le 18 janvier à la « Volière », c'est pourquoi nous avons demandé à un spectateur qui n'était pas de notre maison de nous confier ses impressions. Le « Canard » a eu la...patte heureuse puisque ce rédacteur improvisé s'est acquitté avec beaucoup d'esprit de ce pensum.



La soirée donnée par le *Canard* à l'occasion de son premier anniversaire débuta par un assaut d'esprit. Dubois, rédacteur en chef depuis l'origine, commença la lecture de son petit discours sur un mode doux et mesuré qui semblait annoncer quelque plaidoyer *pro domo*. Mais la voix ne tarda pas à s'affermir pour réunir en un palmarès les collaborateurs, si dévoués, du journal et se dresser peu à peu progressivement au ton de l'apologie, si bien que la péroraison, égalant le *Canard* aux plus grands quotidiens, recueillit l'adhésion unanime d'un auditoire subjugué par la subtilité du raisonnement et la perfection de la forme.

La réplique du Colonel suivit le dessin, plus subtil encore, d'un conte d'Andersen, qui eut emporté par acclamations la palme au concours de contes du *Canard* si la qualité de son auteur ne le plaçait, dans tous les sens du mot, au-dessus des compétitions.

La partie de concert permit d'abord à des chansons de Trenet, Marc et Rémy, Jack Hylton, de nous faire goûter la voix de Serrière, un peu plus basse que d'habitude, sans doute à cause des grands froids et, pour la même raison sans doute, dépouillée des ravissants parasites qui en brouillèrent parfois l'audition. La distribution des prix du concours de contes se révéla assez mélancolique et même un peu dangereuse, comme il est de règle quand il s'agit de primer des adultes qui se croient tenus d'exprimer des impressions originales. La monotonie en fut sauvée par l'entrain de l'incomparable de Coux, galamment prêté avec la salle par Harrismendy.

Le frémissement qui parcourut la table des Nains annonça l'entrée en scène de Renault et l'atmosphère s'échauffa, mettant ainsi un terme définitif à la fâcheuse « Légende du... froid Renault » (A vous, cher Renault, roi de l'à peu près, qui poussez le scrupule jusqu'à ne chanter qu'à peu près juste!). Co-directeur du *Canard*,

acteur, chansonnier, que sais-je encore, Renault s'excuse sur ses multiples occupations de n'avoir pu renouveler ses chansons. Mais qui n'entendra toujours avec délices ce chef-d'œuvre de finesse qu'est le *Petit-Péguy*.

La soirée, dont l'Orchestre Durot avait alertement rythmé la progression, s'acheva par la première représentation d'un sketch de Dubois qui met en scène, dans l'envers de notre théâtre, deux épaves féminines des coulisses parisiennes figurées par Marion de Procé et l'auteur. Sans égaler la réussite inoubliable de la demoiselle du téléphone, le sketch permit à la verve satirique de Dubois de décocher aux camarades du théâtre, et même à tout le camp, quelques traits frondeurs dont l'auditoire souligne plus d'une fois la justesse. Mais nous avouons avoir beaucoup apprécié aussi la collaboration apportée spontanément au sketch de Dubois par ses victimes les plus en vue car nous avons compris que les troupes du Théâtre, du *Canard* et du Cabaret — citées dans l'ordre, bien militaire, de l'ancienneté — ne forment au fond qu'une seule équipe, qui ne se divise et n'échange des fleurs, parfois empoisonnées, que pour nous mieux divertir à ses propres dépens.

F. ANTHOINE.

ALLOCATION DE RENÉ DUBOIS

A LA SOIRÉE-ANNIVERSAIRE DU « CANARD EN... K. G. »

Mon Colonel, mes chers Camarades,

Il est de tradition dans la presse française de réunir chaque année autour d'un festin les collaborateurs d'un journal depuis le grand patron jusqu'au plus modeste manutentionnaire; on tire même les places au sort ce qui permet à l'Administrateur délégué de couvoyer les plieuses, au magasinier de frôler la rédactrice de la page féminine. On apprend ainsi à mieux se connaître et les liens de la grande famille que doit constituer un journal se resserrent.

Nous n'avons pas tiré vos places au sort, nous vous avons groupés selon vos emplois ou vos affinités car ici le dépositaire a beaucoup plus d'occasions de rencontrer les rédacteurs que dans la vie normale et surtout nous ne vous avons pas réunis autour d'un festin pour des raisons très précises sur lesquelles je ne m'étendrai pas. Par contre, nous vous avons invités à la Volière, ce qui pourrait paraître à certains inspiré par un esprit de revanche. Mais il n'en est rien. Dans une période sévère où le no 20 fit des difficultés pour suivre ses prédécesseurs, la Volière nous rendit le service immense de rappeler à nos lecteurs qu'il existait un certain Canard en... K. G., c'est de la bonne publicité, Harrismendy ne nous a jamais présenté de facture, la prospérité de son entreprise l'en dispensant, mais nous nous serions exécutés de bonne grâce et je tiens à rendre un hommage public à la maison qui nous abrite aujourd'hui et qui assura notre continuité dans la période de gestation de notre numéro spécial sur la Semaine de France.

Messieurs, le Canard en... K. G. a aujourd'hui UN an, il n'en souhaitait pas tant le jour de sa naissance mais, aussi longtemps qu'il sera condamné à vivre, il est préférable qu'il jouisse d'une bonne santé. Cette santé nous nous attachons tous à la lui conserver mais qu'il me soit permis de remercier ici notre représentant général le Colonel Du Ranquet qui veille sur lui comme un père. Je ne voudrais pas faire l'historique de cette première année d'existence, qu'il me suffise de rappeler que le Canard devait être primitivement ronéotypé. C'est l'impossibilité, à l'époque, de se procurer un duplicateur qui nous orienta vers l'achat d'une imprimerie. Cette imprimerie fut commandée fin Novembre 40, par les soins de notre camarade Lhomme qui choisit les caractères et la machine et monta cette dernière en un temps record, moins d'une semaine, et c'est lui qui depuis, aidé de Paillard et de nos cinq soldats typos, dirige l'imprimerie avec l'autorité, la compétence et le dévouement du professionnel cons-

cieux et qualifié qu'il est. Le lecteur impatient ou seulement ironique méconnaît trop les longues heures de travail et souvent de veille que représentent la sortie d'un numéro, d'un bulletin ou d'un programme avec le matériel restreint et le personnel réduit dont nous disposons.

La rédaction des premiers numéros fut réalisée par un comité restreint où figuraient des journalistes: Maurice Morin, du Journal, rapatrié; Fournier, du Nouvelliste, et Tomasi, du Petit Journal. Par la suite, Renault vint nous donner un coup de main; vous connaissez bien son dévouement, il occupe aujourd'hui une place de premier plan dans la maison, avancement légitime mais bien modeste après la promotion flatteuse dont il a été l'objet en France, puisqu'un décret signé du Maréchal l'a désigné au Comité d'Organisation des professions de la Publicité.

Les autres rédacteurs nous boudèrent un peu au début, mais ils devaient bientôt affluer en grand nombre derrière les membres distingués de notre université. Les exigences de la censure et de la présentation devaient créer d'autres services, tout d'abord le service dactylographique dirigé par l'homonyme d'un dessinateur célèbre: André Guérin, sympathiquement connu du camp tout entier; les traducteurs, au travail ingrat, obscur et parfois mouvementé mais que l'intervention habile de leur moniteur adoucit chaque semaine; j'ai nommé notre ami Klein; l'équipe des brocheurs, sous la direction de Denis Maurey, qui pour le no de la Semaine de France ont effectué 28.000 désencartages, 24.000 encartages, 8.000 piqûres et 28.000 plis.

Et enfin Messieurs, il nous reste à louer la troupe la plus nombreuse: les dépositaires et sous-dépositaires du Canard, groupés autour de Libert, notre chef de vente, anciennement au Jour-Echo de Paris; sans eux le Canard serait une feuille de chou sans lecteurs et c'est sur eux que nous comptons pour en faire le journal de tous. Vous avez aujourd'hui 3.500 abonnés, je suis certain que vous les maintiendrez. Vous avez l'art incomparable de délier les cordons de bourse les plus féroceusement attachés, vous êtes l'avenir de la maison, je vous adresse à la fois des remerciements et des prières.

Cette année de travail s'est pourtant traduite par beaucoup de critiques contre le Canard. Les uns l'ont trouvé vulgaire et bêtifiant, ils sont peu nombreux. Messieurs, les élites sont toujours restreintes même dans le domaine de l'esprit; quelques-uns l'ont jugé grivois et obscène, il faut de tout pour faire un mon-

de, même des esprits chagrins. Mais d'autres, plus nombreux, l'ont jugé ennuyeux et monotone, et ceci est plus grave. Nous avons deux excuses, ceux qui veulent instruire et éduquer ont souvent la plume plus lourde que leurs bonnes intentions et, si un canard a des ailes, il lui est difficile de s'envoler au-delà des fils de fer; or, le cadre de notre vie ne se prête guère aux changements et aux fantaisies indéfiniment renouvelées. Mais le reproche le plus fréquent et le plus violent est l'intermittence de notre parution. Comme je le rappelais à l'instant l'imprimerie a été achetée et montée pour le Canard, mais à peine installée, les nombreuses organisations ont fait appel à ses services. Ah! Messieurs, les activités s'envolent mais les imprimés demeurent, et c'est notre malheur, ils sont le témoin pour les générations futures des efforts et du talent d'un père ou d'un oncle bien-aimé, ce qui nous dispense d'autres explications. L'imprimerie s'est mise également au service des causes les plus sacrées, mais les meilleures causes sont aussi les plus exigeantes, et tel qui accuse d'avoir mis quatre mois à exécuter un travail remis six semaines auparavant, s'étonne aussi que le Canard soit retardé quand l'unique machine travaille pour son propre compte.

Messieurs, il ne nous reste plus qu'à prendre de bonnes résolutions, un nouveau matériel nous permettra de concilier prochainement les besoins du Journal avec ceux du Centre Pétain, de l'Université, du Théâtre, des sports et même des courses. Notre formule magazine nous permet des améliorations de textes et des embellissements, nous nous efforcerons de rendre le Canard toujours plus vivant et toujours plus attrayant.

Enfin, Messieurs, le Canard en... K. G. s'efforcera non seulement d'intéresser et de plaire, mais selon son programme défini depuis sa création, il continuera à servir. Par son tirage et par sa diffusion dans un demi-kilomètre carré il n'est peut-être qu'un très modeste organe de sous-préfecture. Mais par sa place dans le monde des prisonniers, par son rayonnement en France, par son retentissement dans la presse, il est un grand journal. Il est surtout pour nous une autre raison de confiance, un autre motif de fierté. Dans cette cinquième France, où l'œil nous a placés, dans cette France la moins libre de toutes à l'heure présente, puisqu'elle est celle des barbelés, nous avons pu depuis un an éditer un journal qui soit un journal d'union de tous les cœurs et de toutes les pensées, un journal fier d'être seulement français, et 100 o/o derrière son chef le Maréchal Pétain.

LES 30 ANS DE LESBORDES

NOS ENQUÊTES

par Gérard FAUCHON

FAUST 42

Le secret de cette fête avait été gardé par presque tous les participants. Les exécutants du *Messie* et de nombreux amis d'Alexandre Lesbordes s'étaient réunis à la *Volière* pour que sa trentième année se lie à la suivante dans une atmosphère d'affection, d'admiration, de fierté, de gaieté et de reconnaissance.

Car nous l'aimons ce jeune aspirant pour la douce autorité avec laquelle il discipline les voix, dirige les instruments, expose les règles de l'harmonisation, initie au déchiffrement, inculque les règles du contrepoint, prête son concours aux manifestations folkloriques les plus diverses.

Car nous l'admirons ce prêtre si précocement doué qui, dirigé par son évêque pour parfaire à Rome ses études musicales, en revint Lauréat de l'Institut Pontifical de Musique sacrée, Docteur en musique d'orgue, Licencié en composition musicale.



Car nous sommes fiers que ce camarade ténace ait pu mettre sur pied dès les premiers jours de la captivité la *Chorale Cecilia*, qu'il ait composé pour elle le *Regina Captivorum*, un *Tantum ergo*, *O Salutaris*, *O Reine des Captifs*, *Adoremus*, *Ave Verum*.

Car nous sommes joyeux du succès remporté par sa *Cantate à Sainte Cécile*, véritable « opéra religieux de concert » en raccourci, par la *Messe à Saint Thomas d'Aquin*, œuvre d'avant cette guerre, par la *Missa Festiva*, mélodie lumineuse détachée d'un vitrail où l'amour de son Dieu en lui inspirant ces phrases si délicatement évocatrices baigne l'ampleur du développement d'un coloris voisin de la béatitude.

Car nous lui sommes reconnaissants des émotions qu'il a fait naître au clavier de nos âmes, du bain transparent dans lequel il a plongé nos esprits découragés, de la leçon reconfortante que *Renouveau* donne aux énergies hésitantes, de sa traduction en sons de clarté de nos aspirations les plus palpables.

L. P. B.

Une devise qui n'est pas celle du Canard: 'Barbe-les'

Depuis plusieurs semaines, les allées et venues furtives de quelques initiés à la baraque 4 intriguaient beaucoup de nos camarades. Le "Canard" se devait de faire la lumière sur ces agissements: pourquoi ces petites réunions clandestines ?

Dûment mandaté, nous nous dirigeons donc vers la 4, bien que cette baraque soit officiellement désaffectée et vide.

Ayant montré patte blanche, — patte de... canard, évidemment — la porte s'entr'ouvre pour nous livrer passage, mais est immédiatement reverrouillée derrière nous.

Emu par cet accueil mais poussé par la curiosité nous avançons sans encombre jusqu'à la cuisine: là, à travers une épaisse fumée s'affairent des formes humaines. Inquiétude; à quel grand œuvre s'emploient ces modernes alchimistes? Certes, ils ne doivent pas rechercher la pierre philosophale car nous ne voyons ni cornues, ni creusets. Mais que renferment les petits paquets empilés régulièrement sur un chalit? Un onguent de longue vie ou quelque mystérieux philtre? Ces paquets sont soigneusement emballés, en approchant on y distingue une inscription. "Poison pour le Roi... poison pour la reine..." s'attend-on à lire.

Mais l'hallucination cesse car on reconnaît l'envoyé du Canard. Présentations. La connaissance est vite faite et, amis lecteurs, nous pouvons vous rassurer sur l'activité mystérieuse des Lieutenants Auberge, Bédudé, Pérotin et de l'Aspirant Lentz qu'assistent les soldats Deprince et Colin.

— Voici le laboratoire, nous explique Auberge, où ont été mises au point et où sont réalisées les fabrications de la colle et du savon qu'utilisent nos camarades et les services du camp. Local trop étroit maintenant. Nous allons transférer sous peu notre usine derrière les cuisines, dans un local construit spécialement.

— En fait d'usine, il semble que votre matériel défie la simplification ?

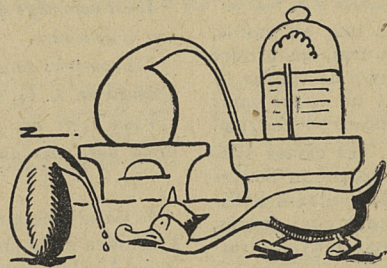
— Nous disposons de vieux seaux à confiture et de baquets. Les méthodes scientifiques interviennent sous la forme d'un thermomètre et d'un tonnelet de soude caustique offert par l'administration allemande. Voulez-vous que Bédudé vous donne quelques indications sur l'art de bien faire chauffer la colle ?

— ?? ... avec plaisir.

— La matière première, commence Bédudé, avec une gravité que dément un bon sourire, nous est fournie par les épluchures de pommes de terre, plus ou moins réduites après passage dans les broyeurs de la cuisine. Le travail le plus pénible est le lavage de ces résidus à la main, sur des tamis. Par décantation, nous obtenons de la fécule. Cette fécule, traitée à froid par la soude, nous donne la colle première forme, celle de nos débuts, qui, reconnaissons-le, n'était pas toujours excellente. Depuis longtemps nous opérons à chaud et obtenons de bien meilleurs résultats avec cette seconde formule.

— Nous le savons par nombre d'usagers; quelle est l'importance de votre fabrication ? Pérotin s'avance :

— Permettez au trésorier de fixer les idées par quelques chiffres: la première colle, vendue au profit du Colis de France, a permis de verser à la Caisse de cette belle œuvre la somme de 200 marks à raison de 50 pfgs. le litre.



La colle à chaud, de qualité irréprochable, est vendue le double. Le produit des ventes est versé, moitié au Secours National du Maréchal et moitié au Colis de France; à la date du 1er Janvier, nous avons atteint le chiffre total de 500 marks.

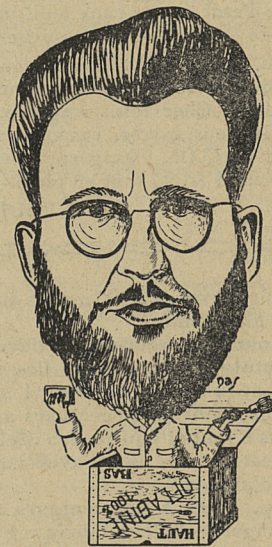
— Pour la fabrication du savon, enchaîne Auberge, je vous confie à notre grand chimiste Lentz, l'homme pressé que l'on court chercher au Colis de France pour diriger une coulée de savon et qui, durant son travail à la savonnerie, est souvent dérangé par ses fonctions à l'œuvre de bienfaisance précitée. Sa jeunesse et son entrain lui accordent presque le don d'ubiquité.

— Mon cher Lentz, le Canard est tout oreille.

— Tout comme pour la colle, vous trouverez des déchets à la base de notre savon: les lots de graisse impropre à la consommation que nous confie la cuisine. Nous utilisons en plus, les boîtes de conserves vidées où demeurent toujours un atome de graisse ou quelques gouttes d'huile.

» Ah! si nos camarades pensaient à nous donner, après consommation des vivres Pérotin, les boîtes ayant contenu le singe et les sardines !

» Les boîtes ouvertes à la distribution des colis et au Vorlager ainsi que celles que des camarades nous apportent, sont traitées ici,



BÉDUDÉ, un des créateurs de "l'Oflagine"

dans la buanderie, et ébouillantées dans un chaudron; tous les éléments gras montent à la surface où nous les recueillons.

» Le mélange huile et graisse produit un savon excellent pour la lessive, genre savon de Marseille.

» Toutes ces matières grasses sont saponifiées à la soude et subissent diverses cuissons d'une durée totale de 36 heures !

» N'oubliez pas qu'ici, tout est simplifié: comme appareil de contrôle — nous utilisons la soude à différentes concentrations — nous ne possédons que l'odorat et nos doigts; pour mouler nos savons, nous employons des boîtes de conserve.

» Quoiqu'il en soit, notre production semble assez appréciée puisque notre savonne-

CEUX A 4 fr. 95

« Qu'un véritable ami est une douce chose... » écrivait naguère ce profond psychologue qui avait nom La Fontaine.

Certes. Et mieux que personne nous pouvons ici en juger.

Plus heureux que lui, en cela tout au moins, nous possédons même, nous autres, un critère estampillé de l'amitié. Une pierre de touche — en carton d'ailleurs — (encore un ersatz) mais qui, pour autant, n'en est pas moins révélatrice.

Il s'agit, vous l'avez deviné, des cartes spéciales vendues en France au profit du *Secours National*. De ces cartes exceptionnelles à l'effigie du Maréchal, qui, moyennant cinq francs, devaient permettre à tous ceux en ayant vraiment envie, de nous écrire.

Et le fait que cela ne fut possible que pendant quelques jours renforce encore ma thèse, car il implique chez les dits amis (?) d'abord une connaissance exacte — fruit d'une attention soutenue — des questions nous concernant, ensuite une action rapide pour profiter de l'occasion offerte.

Or, n'est-ce pas là, justement, ce qui caractérise le véritable ami ?

Et comment accepter demain comme tel, celui qui, pouvant, pour cent sous, nous adresser le réconfort de quelques lignes affectueuses, ne l'aura pas fait ?...

Celui-là, à de rares exceptions près, aura lui-même fourni la preuve que son amitié était plus intéressée que généreuse. Il se sera lui-même jugé.

Notre captivité n'aurait-elle servi qu'à nous permettre d'y voir un peu plus clair dans nos relations, qu'à séparer l'indifférent du camarade et le camarade de l'ami, elle n'aurait pas été aussi inutile que l'on pourrait croire. Car, dans l'avenir plus encore que par le passé, il conviendra de n'accorder notre confiance qu'à bon escient.

Et le titre d'ami est de ceux qu'il importe — c'est le cas de le dire — de revaloriser.

Aussi bien, quand, enfin libérés, vous rencontrerez l'un de ces vieux copains qui vous redonnera illico du : « Cher ami... » après vous avoir si bien oublié, vous saurez, j'espère, lui répondre : « Cher ami ? Oh, n'exagérons rien... pas si cher que cela... 4 fr. 95 tout au plus ! »

Paul FOURNIER.

rie a déjà pu adresser 2.000 marks au Secours d'Hiver du Maréchal.

— Le Canard est heureux de dévoiler à sa fidèle clientèle quelques-uns des mystères qui entourent la fabrication de "l'Oflagine" et de la colle, denrées précieuses au Camp. Félicitations à toute l'équipe des réalisateurs. Mais, en restez-vous là, n'avez-vous point de projets d'avenir ?

— Mais si. Dites à vos lecteurs que nous serions en mesure de leur fabriquer du savon coloré et même parfumé, si chaque baraque, au lieu de les jeter, nous donnait ses boîtes vides.

— Sans blague !

Au sortir de la 4, nous rions de ce que nous prenons pour une boutade, mais, à la réflexion, nous ne doutons plus, car toute réalisation est possible après toutes les réussites de notre camp et, en particulier, après une visite chez les Faust 42 qui, non contents de leurs occupations coutumières, ont récemment fabriqué 400 bougies destinées à illuminer nos divers arbres de Noël.

Une fois de plus, il a été fait appel à l'ingéniosité de notre ami Brasier qui a fabriqué le moule portant en relief la marque d'origine "Oflag XVII A" que l'on pouvait lire sur les bougies dont la cire provenait du Commandement allemand et de la Chapelle.

Bravo encore, pour tous ces témoignages du système "D" intelligemment compris.

La nouvelle légende de BLANCHE-NEIGE

Il est dommage que la chronique tenue quotidiennement par les 7 nains à Radio 49 ait, sur les ondes, un sort si éphémère.

Ces causeries sans prétention méritent tout de même mieux que ce support trop fugace et c'est pourquoi le Canard en K. G. se propose de publier, de temps à autre, les meilleures d'entre elles.

Voici l'une des premières; nous sommes persuadés que les nombreux "papas" qui sont parmi nous ne liront pas, sans une pointe de mélancolie, cette nouvelle version de Blanche Neige.

Je ne sais ce que vous éprouvez chaque jour à l'annonce de la chronique de *Blanche-Neige* et du nom de l'un des sept nains. Pour moi cette merveilleuse histoire évoque à chaque fois l'image d'une petite fille, d'une petite fille aux grands yeux limpides et bleus, d'un bleu si sombre que l'on eut dit des violettes, et dont les rêves enfantins étaient tout peuplés des personnages fabuleux de *Blanche-Neige*. Sa petite âme d'enfant était toute baignée par la lumière de ce conte féérique, et ses jeux mêmes en témoignaient. Tantôt c'était une poupée que l'on avait affublée en sorcière et que l'on trouvait en punition dans un coin, parce qu'elle était la méchante reine. Tantôt c'était le petit frère tout rond et pataud que l'on traînait derrière soi, coiffé d'un bonnet de coton, en disant que c'était Simplet, le muet, car il ne parlait pas encore; tantôt s'identifiant avec la belle princesse, c'étaient des danses et des chants autour d'un guéridon symbolisant le puits magique auprès duquel les colombes viennent picorer dans la main de *Blanche-Neige*, et la petite fille disait : « Tu vois, je suis *Blanche-Neige* ». Et la suprême récompense, après une promesse tenue, était de faire tourner le disque où l'on entendait tour à tour, en riant, les voix des nains revenant de chercher des diamants dans la mine, et, en frissonnant, celle du miroir magique : « Cheveux noirs comme l'ébène, lèvres rouges comme la rose, et blanche comme neige, elle est plus belle que toi ! »

Hélas, deux ans et demi ont passé ! La petite fille est devenue une écolière et je ne sais si ce conte a gardé pour elle le même attrait merveilleux. Si un jour cependant, plus tard, elle me demandait de lui conter l'histoire, je crois que je pourrais, à la lumière d'une expérience vécue, transposer le conte dans un cadre familial — n'en déplaise à Grimm. Et je commencerais ainsi : Les 7 nains de la forêt. — Il était une fois 7 nains qui vivaient dans une maison tout en bois; ils habitaient dans un petit coin de la maison qui leur était réservé, et pour les 7 nains, les uns à côté ou au-dessus des autres, on avait mis 7 petits lits. Et le nom de chaque nain était inscrit sur chaque lit. Dans la maison régnait habituellement un grand désordre, les objets étaient couverts de poussière, et la nuit, quand les nains dormaient, les petits animaux de la forêt venaient grignoter les reliefs de leurs festins. Au dehors de la maison des nains, on apercevait la forêt, la forêt des sapins qui, l'hiver, était couverte de neige. Les 7 nains s'appelaient : Atchoum, Dormeur, Grincheux, Prof, Timide, Simplet et Joyeux.

Atchoum craignait beaucoup les courants d'air, il n'y avait jamais moyen de lui faire ouvrir les fenêtres et il se promenait toujours emmitouflé d'un passe-montagne et d'un cache-nez.

Dormeur, lui, restait couché sur son lit toute la journée et ronflait, ronflait comme un sonneur.

Quant à Grincheux, il n'était jamais content, il pestait contre tout et tous. Il mangeait ses

victuailles, tout seul dans un coin, et se plaignait à tout propos, de la température, de ses camarades, du courrier et des nouvelles. Bref, il portait bien son nom de Grincheux.

Prof était un érudit ou du moins aspirait à le devenir. On le voyait plongé dans de gros parchemins, ou, le matin, son petit tabouret sur les épaules, il se précipitait vers la source de sciences qui coulait, la chose est étrange, sur le sommet de la colline voisine.

Timide, lui, était rougissant et réservé, ne faisait pas de bruit, et s'efforçait de ne pas gêner ses camarades, tandis que Simplet, brave cœur comme toujours, était volontaire pour toutes les corvées, ce qui ne l'empêchait pas d'être l'objet des sarcasmes des autres et de servir un peu de bouc émissaire.

Enfin Joyeux, gai luron au moral bien assis, chantait dès le matin, avec les oiseaux, et maintenait la bonne humeur dans la petite maison des nains par ses propos joviaux et sa verve intarissable.

Mais les pauvres petits nains étaient retenus enfermés dans leur petite maison car un pouvoir magique leur interdisait nuit et jour de sortir. Tout au long de la journée on pouvait voir les génies de la forêt qui gardaient les issues et, la nuit, de grands yeux lumineux et phosphorescents effrayaient les petits nains qui restaient peureusement à la maison.

Et j'entends la voix menue de la petite fille me demander gentiment :

— Mais alors, et *Blanche-Neige* ?...

— *Blanche-Neige*, ma chérie, cette fois, c'était toi, c'était bien toi.

Tu étais la petite fée, la petite fée au regard pur et clair dont chaque nain conservait précieusement l'image au-dessus de son petit lit, dans un cadre de verre, et dans cette histoire là, vois-tu, ce ne sont pas les nains qui ont délivré *Blanche-Neige*, mais *Blanche-Neige* qui, présente au cœur de chacun d'eux, leur apportait une sorte de délivrance.

Son image était comme un chaud rayon de soleil qui versait au cœur des pauvres nains la tiédeur d'une tendresse, le réconfort d'une pensée par son immatérielle présence, tant il est vrai que chaque nain, qu'il se nomme Atchoum, Joyeux, Prof ou même Grincheux, cache au fond de soi-même un brin de poésie. Bien sûr, on ne le dit pas à tout le monde, on le cache souvent comme un trésor précieux ou par pudeur, mais pour qu'il s'exprime il suffit quelquefois d'un rien, d'un mot, d'un chant, d'un parfum, ou tout simplement d'une image où se reflète le regard si pur d'une petite fille... aux yeux de violette.



ATCHOUM.

SILHOUETTES DU CAMP

NOTRE CAMARADE JEAN DASSIÉ



Un après-midi de l'an dernier à la Salle 18 Ouest qui n'était pas encore le théâtre de l'Oflag XVII A, du *Valet-Maitre*, du *Tour au Paradis* et des *Matinées*. quatre énergumènes, les mains rouges de froid, quatre fanas essayaient de jouer des airs de jazz dont la musique était gentiment recopiée sur un bout de carton. Dans un coin, un lieutenant des Chars écoutait, intéressé, très intéressé. On se demandait ce que venait faire là ce petit bonhomme à lunettes et on le soupçonnait déjà. Car la répétition était tenue secrète — pour la surprise, plus tard, ô courageux spectateurs. — Huit jours après, l'occasion et l'herbe tendre aidant, le petit curieux entraît au Jazz des *Jeunes 41* avec un grand saxo aux lèvres. C'était Jean Dassié. On s'étonna : il jouait bien, très bien même. Et puis il souriait la plupart du temps. Il hurlait aussi : mais c'était plus rare, surtout à l'occasion de fausses notes, quand elles étaient trop nombreuses et quelquefois les jours où Schwab redécouvrait un *slow-fox* sensationnel peu après abandonné, comme de bien entendu.

Et depuis Dassié souffla dans son instrument des heures et des heures, des jours et des jours. Il s'endormait et se réveillait en musique, celle qu'il faisait, bien sûr. Au Jazz, à la Fanfare, à l'Orchestre symphonique il a joué de tous les saxos, alto, ténor, soprano. A la radio il fait d'un hautbois une flûte arabe. Il accomplissait toutes ces choses avec le même sourire, sans une ombre de sot orgueil, simplement, pensant qu'il s'y devait puisqu'il en était capable.

Un jour on lui dit : « Il faut que tu chantes des airs d'Opéra ». Il réfléchit puis découvrit que jadis il a appris et aimé Bizet et il chante. Un peu plus tard on lui demande d'interpréter des tangos. « Oui, dit-il, mais en espagnol ». Les gens se regardent ahuris et Dassié, imperturbable caballero sort de scène chaque soir sous les applaudissements de toute la salle. Et c'est enfin l'aimable quinquagénaire moustachu du quintette vocal de la dernière soirée des *Jeunes 41*.

LETTRE DE M. Jérôme CARCOPINO AUX PRISONNIERS

Nous nous excusons de publier tardivement cette lettre du 23 décembre et dont la place normale était dans un de nos numéros de janvier, mais ce texte nous est parvenu seulement dans les délais suffisants pour paraître dans le présent numéro.

Secrétariat d'Etat Vichy, le 23 décembre 1941.
à l'Education Nationale
et à la Jeunesse

Aux Prisonniers de Guerre,

En ces derniers jours d'une année où n'a pu encore se réaliser notre espoir de vous voir revenus au foyer, je veux d'abord vous apporter un message d'affection et de confiance : affection de tous vos amis, de tous les Français, qui sentent dans leur cœur votre souffrance quotidienne et cherchent à vous aider davantage ; confiance en vous qui, par la vie douloureuse de l'exil, par la longue méditation qu'elle vous impose, pénétrez mieux, chaque jour, la grave notion de votre devoir et le sens vrai de votre sacrifice ; confiance aussi dans les destinées de notre Patrie, qui, au milieu des remous tragiques de l'heure présente, a trouvé dans la personne du Maréchal Pétain, le calme et sûr pilote dont la sagesse et la fermeté savent la guider sur la voie du salut.

Tout particulièrement, comme Chef de l'Université de France, je tiens à vous exprimer notre admiration à tous, pour le profond travail spirituel que vous ne cessez de poursuivre, et dont les témoignages précis nous parviennent de plus en plus nombreux.

Dès les débuts, pourtant si lourds d'incertitude, de la captivité, quelques-uns ont voulu et ont su, donnant le meilleur d'eux-mêmes, maintenir la vie de l'esprit, puis la ranimer autour d'eux, sous ses multiples formes, suivant le tem-

Avec Dassié, ce qui surprend le plus, c'est le nombre sans cesse croissant des choses qu'il peut faire. On dirait d'un illusionniste qui sort de ses poches les objets les plus hétéroclites.

Je l'ai découvert un jour à l'atelier du Vorklager, les mains noires de terre. Il sculptait. Dans la buanderie de la 18 on entend un après-midi les lamentations en contre-alto d'un violoncelle pleurant sur une *Infante Defunte*. Caché derrière, le petit Dassié.

Dans ce journal, il est monteur, retoucheur et surtout caricaturiste, de toutes les troupes du camp, — n'est-ce pas, Gounot?...

Tout cela parce qu'il a du goût, du talent, mais aussi parce qu'il aime travailler.

Maintenant il est fatigué ; il s'est fatigué. Alors il prend des vacances qu'il a bien gagnées. Nous en conviendrons tous. De temps en temps, il regrette... Nous aussi. C'est un tel camarade, Jean Dassié, homme de bonne volonté, notre camarade à tous.

Georges ZEVACO.

pérament de chacun. Malgré mille difficultés, en ces espaces restreints et strictement gardés, chaque groupe a dégagé peu à peu sa vie essentielle, son âme, par les efforts unis de tous ceux qui mirent leur talent, leur savoir, leur ferveur au service de l'éphémère Cité. Et j'évoque ici non seulement les cours, les conférences, les concerts, les spectacles, les expositions, attirant un vaste public, mais aussi les réunions de quelques amis, les cercles d'études, qui sont l'une des formes les plus heureuses et les plus riches de l'entretien intellectuel et moral.

Les valeurs spirituelles que vous accroissez ainsi font partie de notre patrimoine ; sans attendre l'heure de votre retour, où elles s'imposent avec évidence, elles comptent dès maintenant dans la vie française, ne serait-ce que par la vertu d'exemple. Aux hommes d'initiative et de devoir, qui ont compris la noble part qui leur revenait dans la peine commune, nous devons une profonde reconnaissance.

Tout particulièrement, ma pensée va vers ceux des nôtres qui, dans les kommandos et les détachements, sont astreints à une vie physique, à un labeur manuel, à des conditions matérielles d'existence qui rendent bien difficile un travail intellectuel suivi. Et pourtant, je le sais, beaucoup parmi eux s'efforcent d'entreprendre ou de poursuivre des études, d'entretenir et de développer leur culture et leurs connaissances. Je ne saurais trop souligner leur mérite, qui nous dicte l'obligation de les aider maintenant par tous les moyens, en attendant leur retour.

Je me garderai bien d'oublier ceux qui, en France et en quelques pays, notamment en Suisse, mettent depuis de longs mois leur dévouement à votre service. A M. l'Ambassadeur Scapini, qui a bien voulu organiser à la Délégation de Berlin, un bureau d'étude des questions universitaires réalisant avec le Secrétariat d'Etat à l'Education Nationale une liaison précieuse et efficace, à ses collaborateurs des Services Diplomatiques des Prisonniers de Guerre, aux dirigeants et aux membres des Associations et des œuvres françaises et étrangères que vous connaissez tous et dont les envois de livres, de documents, d'instruments de travail constituent pour vous un inestimable secours, je tiens à apporter aujourd'hui, étant sûr d'être aussi votre interprète, l'expression de notre gratitude.

Mais je sais que mon devoir envers vous ne s'arrête pas là et que vous attendez de moi quelques mesures concrètes. Je vous ai fait connaître, en septembre, les premières décisions qu'il m'avait été possible de prendre, en tenant compte des informations sûres que je possédais alors. Celles que je vous communique avec cette lettre forment une nouvelle étape dans la voie des réalisations nécessaires.

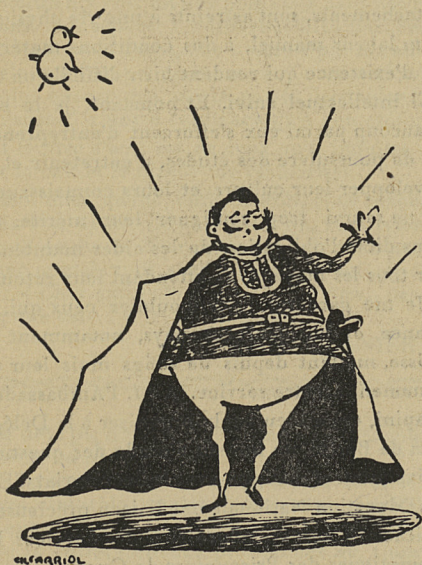
Veillez surtout y voir le témoignage que l'Université de France, qui n'a jamais cessé de vous compter parmi les siens, est de cœur avec vous.

Jérôme CARCOPINO.

Le Théâtre de Victor Hugo

Si le ridicule tue comme on le prétend, le théâtre de V. Hugo est mort et bien mort. Nous en avons eu la preuve ces derniers dimanches, à l'occasion de la deuxième des Matinées théâtrales. Passe encore pour les deux actes de *Ruy Blas* qui se défendent par l'art d'agencer une scène, de compliquer une intrigue, par une habileté incontestable à exploiter une situation comique. Mais que dire de l'acte final d'*Hernani*, sinon qu'il représente le triomphe de l'artificiel, du verbiage et du « mélo » le plus vulgaire ? Les acteurs professionnels eux-mêmes ne parviennent pas à le sauver, à force de talent et de métier. Je ne reprocherai donc pas à notre Dona Sol et à notre Hernani d'avoir été vaincus dans un combat perdu d'avance. Ils avaient d'ailleurs honnêtement sollicité notre indulgence. On aurait cependant souhaité qu'Hernani — ou plutôt Favaron — apportât, dans le duo d'amour, plus de flamme et qu'il se révoltât contre la fatalité — incarnée par le vieux Duc à face méphistophélique (Thyvaert) — au lieu de paraître écrasé et plaintif devant elle. Quand on est un « lion superbe et généreux » que diable, on doit rugir. Il nous a paru bien meilleur dans *Ruy Blas*. A ses côtés, Gounot a donné du personnage de Don Salluste une interprétation soigneusement étudiée, une demi-teinte et qui m'a paru assez personnelle, tandis que Grimault (qui d'un dimanche à l'autre avait appris son rôle) prêtait à Don César sa truculence habituelle.

GRIMAULT dans " Ruy Blas "



Don César. — Je suis oiseau !...

Notre ami Bocquier avait reçu mission de prononcer le « discours d'usage ». Ce qui nous valut une étude fine et pénétrante sur le théâtre de V. Hugo. Il est seulement dommage qu'une bonne partie de son texte ait été massacrée par des lecteurs qui, chargés de remplacer Bocquier, tandis qu'il se transformait en Dona Sol, l'ont fait sans conviction comme s'ils s'acquittaient d'une corvée. *Le Canard en... K. G.* devrait bien, dans un de ses prochains numéros, nous donner cette analyse si impartiale des qualités et des défauts du drame romantique. A la lumière de ces quelques pages, les spectateurs pourraient mettre de l'ordre dans les impressions qu'ils ont emportées de cette deuxième matinée, dresser le bilan exact de ce qui, dans l'œuvre dramatique de V. Hugo, s'est définitivement démodé et de ce qui, de nos jours encore, est susceptible d'éveiller notre intérêt. Leur conclusion serait, sans doute, qu'on peut lire les drames hugoliens mais que leur représentation ne saurait provoquer que l'indifférence ou le sourire.

M. G.

UN TOUR AU PARADIS

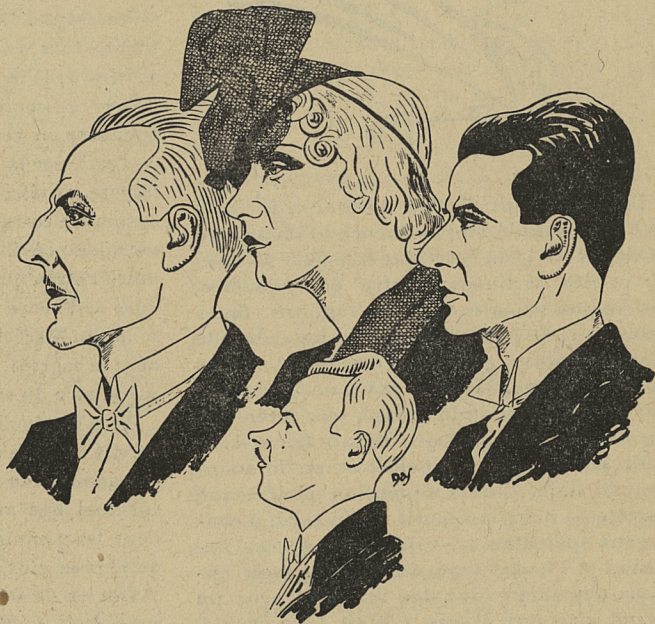
Comédie en 4 actes de SACHA GUITRY

Surtout n'ayez pas de sujet — sinon très mince — donc point d'intrigue, une tranche de vie si vous voulez, de vie parisienne, dans un salon où les femmes seraient blond platine, les hommes quinquagénaires et beaux, les jeunes gens nigauds ou sur le point de l'apprendre. Débutant ainsi, vous pourriez déjà réussir, mais il vous manquerait, il est vrai, la fin de la recette. A tout ce qui précède, mélangez de l'esprit, des mots parfois obscurs ou paraissant l'être, d'autres moins nombreux aux effets fulgurants et enfin cet air que l'on ne respire qu'à Paris après une générale à *La Michodière* ou une visite à *Monseigneur*. Ceci étant au point, si vous n'avez pas fait du théâtre, soyez assuré d'avoir écrit quelque chose qui rendra étincelant le talent des acteurs que vous aurez choisis. Encore faut-il trouver des acteurs talentueux et là n'est pas le plus mince de l'affaire. Sacha Guity réussissait le tout. Sa technique et son grand art s'expliquent ainsi. Ses pièces sont discutables, mais leur triomphe certain. Et lui le premier le sait qui disait un soir de sa belle voix d'homme amoureux et las : « Ah ! je donnerais bien cent de mes œuvres pour *Le Misanthrope* de Molière ».

Dans la centaine, le *Tour au Paradis* devait être compté. Mais peu nous importe aujourd'hui si ce voyage céleste est ou n'est pas du théâtre. Tenons-nous-en, comme dirait M. Jules Lemaitre, à la critique voluptueuse. Et le mot me plaît beaucoup. Quelle joie, quelles minutes charmantes nous avons eues. Je n'en veux pour preuve que le sentiment ressenti lorsque le rideau se ferma sur le quatrième et dernier acte. J'étais prêt à entendre dire qu'un cinquième nous serait donné spécialement pour nous, au cours duquel Petit nous raconterait le rêve, comme il l'annonce à son ami, et que nous avions pourtant déjà vu. En un pastiche naturellement, qui n'aurait rien ajouté ni enlevé à la pièce, car il l'aurait joué, bien sûr, avec le même talent que le reste.

Et il est temps maintenant de parler de lui, pas de Sacha, de Petit. Pour la première fois depuis les débuts, je me suis cru au théâtre, mais dans un vrai et non devant une troupe d'amateurs jouant avec plus ou moins de talent. On a dit de Petit qu'il était le meilleur acteur du camp. Il l'est. Même en imitant Boucher et s'il y a imitation — dût davantage à une ressemblance physique qu'à un dessein bien arrêté de notre camarade — elle est si aisée, à un tel point dominée que son talent n'en est point atteint. Outre cette impression de « non-amateurisme », on a avec lui l'illusion que tout est

improvisé et son action, ajoutant beaucoup à l'absence d'intrigue bâtie selon les bonnes vieilles règles, rend encore plus apparent ce côté « tranche de vie » dont nous parlions au début. Il y a plus. Le reste de la troupe, Devaux excepté, est au niveau du camp, le niveau supérieur il va sans dire. Eh ! bien, malgré cela, on sent qu'il y a en elle un autre élément de succès que dans les autres équipes. Le jeu serre de plus près la réalité, la mise en scène est réglée avec minutie et Petit les entraîne, leur communique de façon irrésistible son ardeur et sa conviction.



De gauche à droite : Petit (Maurice Dalmasseau), Devaux (Marcelle Dalmasseau), Causeret (Claude Rigal). En bas : Bazaille (Fernand Roussel).

Ses partenaires, d'ailleurs, sont plaisants et surtout cette jeune et capricante jolie femme. Jamais nous n'avions vu cette allure féminine, ce piquant, cet air acidulé de perruche dynamique si difficile à rendre sur nos planches où règne toujours, quoi qu'on fasse, ce malheureux sexe fort. Le vieil ami est naturel et Causeret joue avec sobriété le rôle de l'homme jeune un instant favorisé, puis évincé avec superbe par le quinquagénaire glorieux des pièces de Guity. Saint Antoine est plein d'onction. La sobrette est amusante et je me demande à son propos si le zéaiement était voulu ou non. En tout état de cause, il était irrésistible.

Comme bien vous le pensez, à la sortie de la 18, les remarques furent nombreuses et toutes de louange. Je me souviens de ce jugement à l'emporte-pièce : « Enfin, un spectacle qui me réconcilie avec leur théâtre ». Nous n'en garderons que le compliment implicite sans retenir l'aigreur du propos, propos d'ailleurs d'un grincheux ou d'un spectateur qui n'a vu ni Grimault dans *Don César de Bazan*, ni Tomasi dans le chef des sbires de *Volpone*. Et ça !...

Jean TOMASI.

Une adresse à noter par ceux de l'Oflag XVII A

Un de nos camarades, parti il y a quelque temps en congé de captivité, nous a écrit pour nous signaler la constitution en France, par ceux de notre camp qui ont été rapatriés, d'un COMITÉ D'ENTR'AIDE DE L'OFLAG XVII A. Ce Comité a pour objet l'action sociale, morale et matérielle en faveur de nos familles. Son siège est situé 164, Faubourg Saint-Honoré, à Paris. Voici une adresse à noter et nous ne saurions trop engager les rentrants à se mettre en rapport avec cet organisme.

Le Comité dispose comme moyens d'action d'une liaison avec les autorités allemandes, avec l'ambassade Scapini, avec le Commissariat de Reclassement des Prisonniers, avec les œuvres diverses en faveur des prisonniers.

Il s'occupe des familles qui sont signalées à son attention et exerce une action sociale pratique (entretien des enfants, de parents infirmes, prise en charge d'une part de loyer, etc...). Le Comité enquêtera sur tous les cas intéressants qui lui seront signalés et nous rendra compte des mesures qu'il aura prises.

Le Comité d'Entr'Aide de l'Oflag XVII A comporte, en outre, un service de renseignements généraux et de documentation, ainsi qu'un service de propagande et de questions juridiques qui se mettent à l'entière disposition de nos camarades rapatriés. Notons que l'action de ce Comité n'est pas limitée à la région parisienne, mais s'étend, sans exception, à toute la France.

En nous demandant de vouloir bien lui faire auprès de tous une large publicité — ce qui est fait — le Comité nous signale que ses ressources provenant exclusivement des dons recueillis par lui, il serait particulièrement heureux si, de temps à autre, nous pouvions lui faire quelque envoi prélevé sur les recettes de nos fêtes, spectacles, ventes de charité, etc... Nous sommes persuadés que cet appel ne sera pas vainement entendu par les organisateurs de ces diverses manifestations dans notre camp.

LE CANARD EN...K. G.

Chronique Religieuse

LE MOT DE L'AUMONIER

Voici le Carême. Temps de pénitence! C'est vrai, mais pourquoi envisager surtout ce point de vue qui n'est qu'une pratique de Carême et non son but? Avec la liturgie de ce temps pensons à ces mots de l'Épître du 1^{er} dimanche de Carême « Voici le temps favorable, voici maintenant les jours du salut. » C'est qu'en effet, comme le rappelait déjà dans une Encyclique le Pape Benoît XIV : « C'est par l'observance du Carême... que nous détournons les fléaux de la divine colère; par elle, protégés du secours céleste pendant le jour, nous nous fortifions contre le Prince des Ténèbres. » Et le grand Pape continue par des paroles prophétiques que loyalement nous pouvons nous appliquer : « Si cette observance du Carême vient à se relâcher c'est au détriment de la gloire de Dieu, au déshonneur de la religion catholique, au péril des âmes chrétiennes, et l'on ne doit pas douter que cette négligence ne devienne une source de malheurs pour les peuples, de désastres dans les affaires publiques et d'infortunes pour les particuliers. »

Reconnaissons qu'avant la guerre, nous avions horreur de toute espèce de pénitence et que nous ne prenions pas le Carême au sérieux : nous en subissons les conséquences; toutes les prières et les lectures du Carême (épîtres et évangiles) nous assurent que Dieu se laisse toucher. Faisons donc pour la première fois de notre vie peut-être un Carême sérieux. Nous verrons de quelle manière la prochaine fois.

COMMUNAUTÉ PROTESTANTE

Cultes : le Dimanche 10 h. 9 E. (Bibliothèque). Réunions, chorale et conférences sans changement.

"VOLPONE"



ACTE I — Volpone (Zevaco) exposant ses théories à Mosca (Brécard)



ACTE II — La Canina (Gauthier) chez Corbaccio (Pujol)

LES CHANSONNIERS DE "LA VOLIÈRE"



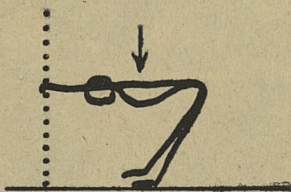
L'équipe des chansonniers qui nous ont divertis dans les deux premiers spectacles. - De gauche à droite : Chauveau, Grimault, Petit, Causeret, de Coux, Renault, Garnier, Desdouts.

Exercices dorsaux

Dans le numéro précédent, nous avons exposé les principes généraux de la gymnastique dorsale, et décrit l'exercice type qui tend à développer au mieux la musculature du dos.

Mais la gymnastique dorsale ne saurait s'identifier avec un seul exercice, et comme par ailleurs, cette partie de l'éducation corporelle s'affirme primordiale, nous décrivons aujourd'hui encore, d'autres exercices dorsaux, de

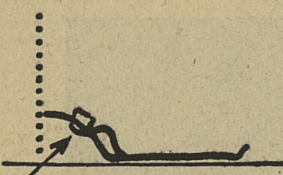
Fig. 1



façon à constituer un répertoire succinct mais suffisant.

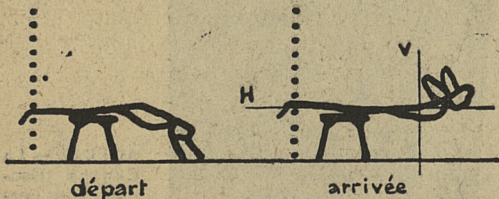
Avez-vous remarqué que la cloison de la chambre 17 E est recouverte d'une série

Fig. 2



d'échelles verticales solidement fixées qu'on appelle un « espalier suédois ». Cet engin, malgré son apparence modeste, permet l'exécution judicieuse d'une foule d'exercices, au cours

Fig. 3



desquels le travail musculaire a l'avantage de pouvoir être dosé suivant les possibilités personnelles, et localisé en vue du rendement maximum.

C'est à l'espalier suédois que se déroulent les exercices suivants :

1° — Placez-vous à un mètre environ devant l'espalier, jambes tendues, pieds écartés; les

Fig. 4

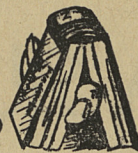


mains sont posées sur un barreau dont le choix est fonction de l'attitude du dos qui doit être très légèrement concave. L'exercice consiste à essayer de toucher le barreau supérieur, sans modifier ni la rigidité, ni l'inclinaison bustales. A répéter de 5 à 10 fois.

2° — Cherchez à cambrer le dos au maximum, et par compensation à « plastronner », en inspirant. Laissez-vous revenir au sol en expirant longuement. Conservez les jambes absolument tendues. A répéter 5 fois.



MOTS CROISÉS



PROBLÈME No 20

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
I											
II											
III											
IV											
V											
VI											
VII											
VIII											
IX											
X											
XI											
XII											

HORIZONTALEMENT. — I. Membre d'une caste hindoue. Ensemble des pavillons d'un navire. — II. Faire subir de mauvais traitements. — III. Lettres de Julie. Lettres de Righi. — IV. Croyance exagérée. — V. Prénom arabe. Première lettre. — VI. Négation. Instrument bruyant d'après Duhamel. — VII. Fit le compte du poids mort. Ebrécha. Indication d'un point dangereux. — VIII. Lettres de Ethel. Fleuve africain. — IX. Réplétion. Article. — X. Machines métallurgiques. — XI. Naïve. Très fin. — XII. Dieu nordique. Corps simple bivalent.

VERTICALEMENT. — 1. Rocs dangereux. Refusa d'avancer. — 2. Prénom féminin étranger. Initiales sacrées. — 3. Possessif retourné. Lettre grecque. Partie de poulie. — 4. Mauvaise (Vieux). En anglais : combat. — 5. Article arabe. Egayé. Collant. — 6. Important service français. Remuée intérieurement. — 7. Dangereux et nauséabond. — 8. Unité de temps. Voisin de la France. — 9. Le sens où il faut lire actuellement. Nom vulgaire d'un poisson. — 10. Personnage de comédie. Réunir. — 11. Général de Nabuchodonosor. — 12. Oui italien. Non du vieux français. Connu.

SOLUTION DU PROBLÈME No 19

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	
I	B	A	H		C	A	S			A	N
II		S	Y	B	A	R	I	T	E	S	
III	O		D	E	L	C	R	O	S		P
IV	S		R	O	T		O	T	A	G	E
V		R	O	B	E	R	T		U	I	
VI	H	O	M	A	R	D		B	E	N	
VII		M	E	C				A	B	O	R
VIII	M	I	L	H	A	U	D		P	U	R
IX		E	T		R	E	M	E	D	E	
X	F	U	M	E	E		R		R	I	S
XI	E		E	R		O		M	A	T	
XII	Z	A	R			G	R	A	I	S	S

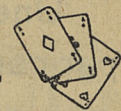
3° — Le banc est placé sous les cuisses; l'exercice consiste à relever le buste jusqu'à l'horizontale et à placer les mains à la nuque; veillez à ne jamais creuser les reins. A répéter 5 fois.

4° — Vous êtes à plat ventre, les talons appuyés sous le dernier barreau de l'espalier; le menton est en contact avec le sol. L'exercice consiste à élever les bras tendus (et le bâtonnet) au-dessus du sol, sans que le menton perde le contact du plancher, veillez à conserver la rectitude absolue des bras. A répéter de 5 à 10 fois.

R. MARCHAND.



BRIDGE



TOURNOIS DE BARAQUES :

Profitant du temps mort qui suit tout grand tournoi comme celui de Noël, certains chefs de baraques ont organisé de petits championnats intimes qui se sont déroulés avec un plein succès durant tout le mois de Janvier. Excellente initiative qui a donné lieu à quelques belles parties, et montré en faveur du Secours National la générosité de tous les bridgeurs du camp.

SOLUTION DU PROBLÈME No 18

S. ne peut pas affranchir ses ♠, car il n'a qu'une rentrée et les adversaires deux arrêts à ♠. Il a donc le choix entre deux plans : faire l'impasse à ♣ en mettant le V. à la première levée, d'où 3 ♣ + 3 ♦ + 2 ♥ + 1 ♠ = 9 levées, ou chercher le partage des ♥, en prenant ♣ R. pour jouer ♦ A. R. et petit cœur (coup en blanc), d'où 2 ♣ + 3 ♦ + 3 ♥ + 1 ♠ = 9 levées. C'est le choix, fréquent au bridge, entre une impasse et un partage. Mathématiquement, et compte tenu des types des mains et de l'entame, les chances de réussite des deux plans sont ici sensiblement égales, mais S. doit préférer jouer le partage des ♥, car si ce plan échoue, il lui reste encore la possibilité d'un placement de main à W.

PROBLÈME No 19

Nord ♠ D 4 2 Sud ♠ A V 10 5
 ♥ R 9 2 ♥ D 6 3
 ♦ 8 5 ♦ A R V 10
 ♣ D 9 8 6 3 ♣ A 5

S joue 3 S. A., E ayant ouvert d'un ♥. Plan de S, en admettant qu'E joue ♦ quand il prend la main?



ECHECS



PROBLÈME No 19

8								
7								
6								
5								
4								
3								
2								
1								
	A	B	C	D	E	F	G	H

Blancs : Rd7, Tg1, Fa1, Ch5, Pd5.
 Noirs : Rf5, Ph7.

Mat en trois coups

SOLUTION DU PROBLÈME No 18

1) D, f1!! — Si R x e6
 2) D, f5 — mat.